

# POÈTES À L'ÉCOLE

N° 19 *Automne 2009*

**Compagnie  
des écrivains  
de Tarn-et-Garonne**

Maison de la Culture  
82000 Montauban

<http://www.ecrivains82.com/>



**François FABIÉ  
(1846-1928)**

*L'Amitié François Fabié  
Le Moulin de Roupeyrac - 12170 - Durenque*

## Petite biographie

### *Poète du Rouergue et Hussard de la République*

Né au Moulin de Roupeyrac à Durenque (Aveyron) le 3 novembre 1846, François Fabié est un poète et écrivain « régionaliste » français. Amoureux de la nature, il part pourtant, reçu premier au concours d'entrée, pour l'École normale spéciale de Cluny en Bourgogne, grâce à une bourse d'étude attribuée par le ministre de l'Instruction publique.

Devenu professeur de littérature au lycée de Toulon, il se marie et publie son premier recueil de poèmes, *La Poésie des bêtes*. Nommé professeur au Lycée Charlemagne à Paris, il sera également directeur de l'École Colbert. En 1928, il décède dans le village de La Valette à côté de Toulon, non sans être revenu, aussi souvent que ses vacances le lui permettaient, dans son vert paradis du Rouergue.

Une belle carrière et la reconnaissance de ses pairs en littérature n'ont jamais consolé la profonde nostalgie de son terroir natal, symbole de toutes les valeurs ; il regrettera toute sa vie l'exode rural, qui oblige à le quitter. Mais sans jamais se plaindre et sans oublier le *Laboureur-soldat* dont les os sont enfouis dans la terre de Champagne ou la *Paysanne de guerre*, restée seule au pays, qui s'éreinte à la tâche, plus malheureuse que lui.

Son art poétique obéit à deux principes fondamentaux : écrire clairement pour être accessible à tous, et rester fidèle à ses racines rurales. Il se situe dans la lignée de l'humanisme prôné par la III<sup>e</sup> République : « *élever les masses, les instruire et les amener au progrès social par l'éducation* ». Pour François Fabié, poésie et morale logent conjointement dans la mémoire et il revient à l'École de mettre à la portée de tous une poésie porteuse de valeurs comme l'attachement familial, l'amour de la patrie, l'abnégation sociale, la volonté de se dépasser par l'étude... Belle et noble leçon toujours valable de nos jours ! Plus que tout, ses vers restent une source de jouvence pour revenir au vert paradis perdu de l'enfance.

## Le vert paradis

Ses *Voix rustiques* narrent les saisons poétiques d'un écrivain, profondément amoureux de son terroir d'origine, le Rouergue, et qui célébra en vers harmonieux les agrestes collines couvertes de genêts et de bruyères, les chansons mélodieuses des forêts ondoyantes, la voix surnaturelle des ruisseaux, et la douce joie de vivre dans la maison où l'on a vu le jour.

*« Je suis fier d'être venu d'un paysan illettré :  
c'est mon seul titre de noblesse  
et il ne faudrait tout de même pas me l'enlever ! »*

### *A mon père*

C'est à toi que je veux offrir mes premiers vers,  
Père ! J'en ai cueilli les strophes un peu rudes  
Là-haut, dans ton Rouergue aux âpres solitudes,  
Parmi les bois touffus et les genêts amers.

Tu ne les liras point, je le sais, ô mon père !  
Car tu ne sais pas lire, hélas ! et toi qui fis  
Tant d'effort pour donner des maîtres à ton fils,  
On ne te mit jamais à l'école primaire ;

[...]

Je dirai que mes vers sont clairs, simples et francs,  
Que ma muse est restée à son berceau fidèle,  
Puisque tu n'es pas trop dépaysé près d'elle,  
Et que, sans avoir rien appris, tu me comprends.

Je dirai que c'est là mon destin et ma tâche,  
De chanter la forêt qui nous a tous nourris  
Et de me souvenir, chaque fois que j'écris,  
Que ma plume rustique est fille de ta hache.

*(La Poésie des bêtes)*

## L'exil parisien

A « *Baylone sur Seine* », il évoque des lieux chéris de son enfance.

### *Ma maison*

Face au midi, bien adossée  
A l'ancien étang féodal  
Dont elle épaula la chaussée,  
Elle fut le moulin banal  
Où deux ou trois pauvres villages  
Et quelques petits mas perdus,  
Avec leurs maigres attelages  
Plusieurs siècles sont descendus  
Moudre, au tic tac vieillot et grêle  
D'un mécanisme trébuchant,  
Tout ce que la dîme ou la grêle  
Laisaient de seigle sur leur champ...

Mais lorsque le soc populaire  
Démantela le vieux château,  
Et que, sous un flot de colère,  
Son granit roula du coteau,  
Mon aïeul, - un Jacques Bonhomme  
Très longtemps meunier chez autrui,  
Ayant été très économe,  
Put devenir meunier chez lui.

Il acheta l'humble ruine,  
Prit la truelle du maçon,  
Et fit un moulin à farine  
De l'antique moulin de son,  
Exhaussa le tout d'un étage  
Large, aéré, plein de soleil,  
D'où l'on entend le caquetage  
De la trémie à son réveil ;  
Puis crânement, sur la toiture,  
Comme un noble arbore un blason,  
D'une meule en miniature  
Il girouetta sa maison [...]



*(Vers la Maison)*

**La nostalgie du retour aux sources**  
*Dans son exil « dénaturé », sa poésie*  
*« traditionnelle » apaise sa grande nostalgie.*

***Berger d'abeilles***

Berger d'abeilles, je le fus,  
À huit ans, là-bas, chez mon père,  
Lorsque son vieux rucher prospère  
Chantait sous ses poiriers touffus.

Quel bonheur de manquer l'école  
Que l'été transforme en prison,  
De se rouler dans le gazon,  
Ou de suivre l'essaim qui vole,

En lui disant sur un ton doux  
Pour qu'il s'arrête aux branches basses :  
" Posez-vous, car vous êtes lasses ;  
Belles abeilles, posez-vous ! "

[...]

Et les abeilles se posaient  
En une énorme grappe grise  
Que berçait mollement la brise  
Dans les rameaux qui bruissaient.

" Père ! criaais-je, père ! arrive !  
Un essaim ! " Et l'on préparait  
La ruche neuve où sans regret  
La tribu demeurerait captive

[...]

Le doux titre et l'emploi charmant :  
Être, en juin, un berger d'abeilles,  
Lorsque les prés sont des corbeilles  
Et les champs des mers de froment !

[invitation à se rappeler un événement...]



***(La Bonne Terre)***

*Savoir vieillir*  
**La philosophie de la terre : le bon sens paysan**

Savoir vieillir, quel art, mais combien difficile !  
Que de ferme vouloir il y faut et quels dons !  
Que de victoires sur notre orgueil imbécile !  
Que de renoncements cruels et d'abandons !

Avec sincérité, dès que l'aube se lève,  
Se bien persuader qu'on est plus vieux d'un jour,  
A chaque cheveu blanc se séparer d'un rêve  
Et lui dire tout bas un adieu sans retour.

Quand l'amour fuit devant nos hivers et nos rides,  
Comme un oiseau frileux, ne pas s'en désoler,  
Et même s'il revient en des retours rapides  
Et nous sourit encor, le laisser s'en aller...

Aux appétits grossiers infliger d'âpres jeûnes  
Et nourrir son esprit d'un savoir simple et sûr,  
Devenir doux, devenir bon, aimer les jeunes  
Comme on aime les fleurs, l'espérance et l'azur.

Vaquer sans bruit aux soins que tout départ réclame  
Prier et faire un peu de bien autour de soi,  
Sans négliger son corps, parer surtout son âme,  
Chauffant l'un aux tisons, l'autre à l'ancienne foi.

Puis un soir, s'en aller sans trop causer d'alarmes,  
Discrètement mourir un peu comme on s'endort,  
Pour que les tout - petits ne versent pas de larmes  
Et qu'ils ne sachent que plus tard ce qu'est la mort.

Voilà l'art merveilleux connu de nos grands-pères  
Et qui les faisait bons, tendres et vénérés.  
Ils devenaient très vieux sans être trop austères  
Et partaient souriants, certains d'êtres pleurés.

[poème à imiter : savoir... rire / jouer, etc.]

*(Ronces et Lierres)*

**La source de jouvence : les genêts...**  
**On ne guérit jamais de son enfance,**  
**ce « pays perdu » dont parlait Saint Exupéry...**

Vous en souvenez-vous, genêts de mon pays,  
Des petits écoliers aux cheveux en broussailles  
Qui s'enfonçaient sous vos rameaux comme des cailles,  
Troublant dans leur sommeil les lapins ébahis ?

Comme l'herbe était fraîche à l'abri de vos tiges !  
Comme on s'y trouvait bien, sur le dos allongé,  
Dans le thym qui faisait, aux sauges mélangé,  
Un parfum enivrant à donner des vertiges !

Et quelle émotion lorsqu'un léger froufrou  
Annonçait la fauvette apportant la pâture,  
Et qu'en bien l'épiant on trouvait d'aventure  
Son nid plein d'oiseaux nus et qui tendaient le cou !...

Mais il fallut quitter les genêts et les monts,  
S'en aller au collège étudier des livres,  
Et sentir, loin de l'air natal qui vous rend ivres,  
S'engourdir ses jarrets et siffler ses poumons ;

Passer de longs hivers dans des salles bien closes,  
A regarder la neige à travers les carreaux,  
Éternuant dans des auteurs petits et gros,  
Et soupirant après les oiseaux et les roses ;

Et, l'été, se haussant sur son banc d'écolier,  
Comme un forçat qui, tout en ramant, tend sa chaîne,  
Pour sentir si le vent de la lande prochaine  
Ne vous apporte pas le parfum familial...

Ah ! de ces jours lointains, si lointains et si doux,  
De ces jours dont un seul vaut une vie entière, -  
Et de la blonde enfant qui dort au cimetière, -  
Genêts de mon pays, vous en souvenez-vous ?

[invitation à se souvenir de ce qui est cher...]

*(Le Clocher)*

## Petite bibliographie poétique

*La Poésie des bêtes* (1879) *Le Clocher, poèmes de Rouergue* (1887)  
*La Bonne Terre* (1889) *Voix rustiques* (1892) *Vers la Maison* (1899)  
*Ronces et Lierres, poésies* (1912) *Poésies* (3 volumes, 1891-1905)  
*La Terre et les paysans, poèmes choisis* (1923)  
*Les Poèmes des troènes, poèmes choisis* (1999) [chez bouquinistes]

### François FABIÉ : une résurgence poétique

*Cher Maître,*

*Le 3 novembre 1996, invité par le Syndicat d'Initiative de Durenque, pour le 150<sup>ème</sup> anniversaire de votre naissance, je devais donner à entendre vos poèmes devant votre maison natale. A cette occasion, je découvris avec bonheur votre belle région à l'écart des grandes routes, burinée de vallées, hérissée de haies vives.*

*C'est en pénétrant dans le moulin de Roupeyrac que j'ai éprouvé le sentiment d'être en pays de connaissance. Dans l'atmosphère simple et chaleureuse de cette vieille demeure aveyronnaise, des voix anciennes se sont réveillées en moi. Soudain elles me revenaient à la mémoire avec la force de ces sources de haute montagne resurgissant à la lumière après un long cheminement souterrain : j'y ai retrouvé les chansons mélodieuses et surnaturelles des ruisseaux vif-argent et des forêts ondoyantes de ce Sud que j'aime tant. Car vous êtes, comme Francis Jammes, l'un de ces poètes de ma région, avec lesquels ma chère grand-mère Eugénie apprivoisait mon sommeil difficile « d'enfant de séparés ».*

*Ce soir-là, après une longue infidélité, je vous ai consacré un concert avec vos poèmes, entouré de mes compagnons musiciens, devant le public très nombreux de ceux qui ne vous avaient pas oublié. Et une profonde sérénité m'a envahi : celle du retour aux sources.*

*Merci Monsieur Fabié !*

E. F-M

Cahier réalisé par **Elrik Fabre-Maigné**,  
imprimé par *Graphic 2000* et diffusé par I.A.-82  
avec la participation du Conseil Général de T&G  
**Poèmes © Editions du Moulin de Roupeyrac**  
[www.francoisfabie.fr](http://www.francoisfabie.fr)